Le quartier qui voulait voyager



Le quartier de viande de Claude Monet, 1864 24cm de largeur et 33cm de hauteur

Dans le musée d'Orsay, lors de l'exposition sur impressionnisme, une petite œuvre placée dans le coin d'une des immenses salles de l'exposition, on peine à la voir. Comme si on voulait la cacher, mais à moi on ne me cache pas un quartier de viande.

Ce tableau intitulé *Nature morte : Le quartier de viande* de Claude Monet, peint à l'huile comme si on voulait le badigeonner pour l'aromatiser, comme je le disais il est tout petit : 24cm de largeur et 33cm de hauteur. Mais malgré cela sa couleur et sa forme creuse déjà mon appétit.

Tout à coup, une voix se fait entendre « J'en ai marre d'être ici. »

Je me dis que c'est un élève ou un enfant qui accompagne ses parents, jusqu'au moment où il dit plus fort « Ça va faire des années que je suis planté ici ! »

Mais je me rends compte qu'à par moi personne ne mouche.

- Hé, mec ? Tu m'entends.  
Je regarde autour de moi, mais il n'y a personne.  
- Regarde en bas, dans le coin.  
- Mais il n’y a personne.  
- Si mec, il y a moi, le quartier de viande.  
- Comme si un tableau pouvait parler.  
- Alors qui veux-tu que ce soit ? Il n'y a personne d'autre autour de toi.  
- Bon admettons que ça soit vrai, qu'est-ce que tu me veux.  
- Fais-moi sortir d'ici.  
- Comme si je pouvais.  
- Aller mec ne est pas vache.  
- Alors le quartier de viande, ne suis pas vache mais réaliste, je n'ai pas tellement envie d'aller en prison. Tu n'as qu'as parler avec les autres tableaux.  
- Tu as déjà vu des gens, même peins, parler à un quartier de viande, à par toi.  
- On va se calmer sinon je me casse et dans combien de temps quelqu'un voudra-t-il te parler, je pense un bon moment.  
- Ok, ça va, je plaisantais.  
- Et même si je te fais sortir, tu ferais quoi une fois dehors .  
- Eh bien j'aimerai bien être installé dans une salle de restaurant ou en cuisine.  
- À quoi ça te servirait.  
- Bah moi je dois rester un quartier de viande crue jusqu'à ma dégradation totale donc j'aimerai bien voir comment j'aurais pu finir si je n’étais pas sur cette toile.  
- C'est quoi tes délires bizarres.  
- Ne juge pas mec, toi ça a l'aire de t'habiller comme une merde, je n'ai rien dit jusqu'à maintenant même sa pique les yeux mec.  
- Tu sais quoi ? Tu verras jamais à quoi sa ressemble une bolognaise et c'est bien fait pour ta gueule.  
- Non, mec ! Reviens s'il te plaît c'était pour rire.  
- C'est mort, en plus ma classe est en train de partir. Allez salut mec !

Et c'est ainsi que se termina mon étrange discussion avec un quartier de viande pas si alléchant que ça finalement.

Fabien Ciais, Thibault Gimenes, Alexandre Sotomayor



Déjeuner sur l’herbe ~ Édouard Manet 1862-1863

         Hier nous avons reçu une invitation, une invitation pour un déjeuner sur l’herbe dans une forêt. Ils nous avaient proposés un endroit calme, non loin d’un cours d’eau. L’idée semblait sympathique, même venant de clients. Nous avons accepté, de toute façon nous ne pouvions pas refuser, nous avions besoin d’argent. Jonquille (sous son pseudonyme de travail) n’a pas hésité une seule seconde car son client préféré allait être de la partie. Il paie bien, c’est un homme aisé. Il porte une barbe châtain de mi-longueur bouclée comme ses cheveux. Un pantalon assorti à sa chemise contrastant avec sa veste verte olive. Ses yeux sombres sondant l’âme si facilement. Il est imposant mais gentil. Son ami, en revanche, nous ne le connaissons pas très bien. Il est habillé plus sombrement. Il est vêtu d’une longue veste noire et d’un chapeau assorti. Il tient également une canne dans sa main. Peut être pour se donner une contenance ? Il est plus mystérieux.  Il a un coté effrayant je trouve, mais ça n’a pas l’air de déranger ma collègue. Je me suis éloignée pour aller chercher un peu d’eau pour remplir la cruche tout en, en profitant pour me rafraichir un peu. Il fait bon, une brise douce nous rafraichit. Ils ont apporté un panier rempli de bonnes choses. Du pain frais, du fromage, du raisin. C’est un après-midi agréable. En les regardant de loin je me pose des tas de questions malgré tout. Comment ces hommes en sont venus à préférer l’amour facile et dévergondé, alors qu’il y a l’amour brûlant et la passion. Comment Jonquille fait-elle pour continuer à faire cela ? Pourquoi fait-elle cela ? Je ne lui ai jamais demandé… Par peur du rejet peut être ? Nous sommes à peine arrivées qu’elle s’est déjà dénudée, alors que moi, je n’ose point. J’en ai assez pour être franche. Je me sens salie à la longue. J’ai besoin d’argent, mais je suis sûre qu’il doit y avoir d’autres moyens… Peut être pourrais-je demander à l’un des deux hommes s’ils connaissent un travail disponible pour une femme telle que moi. Non ça serait déplacé. Regarder sur les vitrines de magasins s’il n’y aurait pas d’annonces ? Non, c’est idiot, je ne trouverais pas. De toute façon j’ai déjà un travail, bien qu’il ne soit pas perçu du bon œil par tous, il paie bien et je sais faire plaisir et rendre heureux ! Soit ! Ils m’attendent, je devrais peut être y retourner, ça fait long pour uniquement aller chercher de l’eau. Ne me regardez pas comme ça : J’arrive !

Sasha Michel, Lucile Eliot, 1°L

**L'HOMME QUI MARCHE**

**Auguste Rodin (1840 -1917)**1907**.** Bronze**.** H. 213,5 cm ; L. 71,7 cm ; P. 156,5 cm**.** S.998

Cette figure est née de l'assemblage d'une étude des jambes du *Saint Jean-Baptiste* et d'un torse, probablement aussi conçu pour celui-ci. Rodin les assembla vers 1900. Le modelé lisse des jambes contraste avec les crevasses du torse, ce qui accentue la référence à l'antique.

Je suis l’âme de mon créateur, crée en 1907 par Auguste Rodin je ne possède ni de bras ni de tête. Mais je possède la musculature d’un dieu grec tout droit sorti de la mythologie, je mesure 2,13 m et je suis tout aussi grand que le talent Monsieur Rodin. Mais 100 kg de bronze parti dans une direction. Mais laquelle me diriez-vous. Peut-être vers l’avenir, vers un monde meilleur, en tout cas je suis l’homme qui marche.

Luna, Claodia, Noémie, Yasmine



L’Homme qui marche (1907-1910) de Auguste Rodin (1840-1917)

Statue de bronze, fonte Alexis Rudier de 1910, d’après l’agrandissement fait par le mouleur Henri Lebossé en 1905-1906, plâtre présenté au Salon de la Société nationale des Beaux-Arts de 1907

L’Homme qui marche

Je suis toujours là. Je ne bouge pas. Alors, pourquoi m’a-t-il nommé l’homme qui marche ?

Il m’a attaché à ce bout de bronze par la semelle de mes pieds et depuis, je ne peux que attendre que les gens passent, me fixent, m’analysent du cou au pied.

Le temps passe lentement ici.

J’aimerais entendre chanter les oiseaux aux Brésil, sentir le parfum des fleurs en Espagne, goûter les délices d’Inde et du Vietnam, explorer des temples, la grande muraille de chine, les théâtres Romains, …

Mais je reste cloîtré ici, dans une salle silencieuse à basse luminosité, pour toujours.

Si je suis ici, c’est que je ne peux pas changer cela, que je n’ai pas le choix, qu’on m’a enfermé ici contre ma volonté.

Mais je me demande… pourquoi lui, le jeune homme juste en face de moi qui me regarde depuis 10 minutes sans dire un mot… pourquoi est-ce qu’il ne bouge pas lui ?

Cet homme là n’est pas retenu par un bout de bronze à ce que je sache. Et pourtant, il n’a jamais entendu des hommes chanter dans les rues de Colombie, il n’a jamais dégusté les fruits exotiques des Antilles et il ne va sûrement jamais contempler les pyramides en Égypte.

Pourquoi ? Et bien, cet homme là a peur de quitter le confort de sa vie banale. Il préfère donc se persuader en continu qu’il ne peut rien y changer, qu’il est enfermé dans un cercle vicieux qui ne s’achèvera qu’en même temps que ses jours.

Mais en réalité, cet homme n’est qu’un prisonnier de ses propres pensées.

Léa Nemeth, 1°L



Les jeunes filles au piano, Auguste Renoir, 1892

Peinture à l’huile, 116x90 cm. Musée d’Orsay, Paris. RF755

Regardez-les, ces deux jeunes filles, elles sont là dans leurs salons devant ce grand piano. La petite blonde a un teint très pale qui s’accorde parfaitement avec sa jolie robe blanche, qui est accompagnée d’un ruban bleu qui lui entoure la taille, le même ruban bleu lui noue les cheveux. Elle est assise sur sa chaise une main posée sur le piano, sa main droite est hésitante, elle n’est pas sure d’elle; elle semble découvrir la partition, ou peut-être même le piano. Elle est concentrée et son regard semble rechercher quelque chose.

La jeune fille debout revêtue d’une robe orange qui elle aussi avait un simple ruban qui noue ses cheveux bruns, paraît plus assurée, plus mature, elle donne une leçon de piano à sa soeur ou sa cousine ou peut être même sa voisine. Son bras derrière appuyer sur la chaise, est comme une protection, comme un soutien pour la plus jeune. Son autre main posée sur le piano, lui sert d’appui pour ses explications. Son regard, bien que dirigé vers le bas semble très confiant.

Toutes les couleurs, dans les tons rouges, tendant vers le vert et le doré, les couleurs se ressemblent, et se mélangent. Elles se mélangent comme les couleurs des fleurs posées sur l’instrument.

La plus grande enseigne a la plus petite, comme une maman qui enseigne à ses enfants ou comme un professeur qui enseigne à ses élèves.

La plus jeune râle de temps à autre parce qu’elle n’arrive pas à jouer la mélodie mais son ainée lui dit de persévérer et qu’elle y arrivera.

D’autres partitions sont posées sur le fauteuil à droite du piano, la grande a encore beaucoup de choses à apprendre à sa cadette. Elles jouent, elles rigolent, elles apprennent ensemble. Pleines d’innocence et de joie de vivre elles continueront de jouer jusqu’à atteindre la perfection.

Anna MORATI, 1°L



« Petite danseuse de quatorze ans »,

d’Edgar DEGAS: 1879-1881

Statue en bronze avec patine aux diverses colorations,

Tutu en tulle, ruban de satin rose dans les cheveux, socle en bois

H.98 ; L.35,2 ; P.24,5 cm

Je ne peux pas bouger.

Les pieds en quatrième position. Le dos droit, ou presque. La tête haute. Je porte le jupon rose que monsieur Edgar mettra sur ma après sculpture. J’ai un nœud qui me gratte entre les deux omoplates, mais je ne peux pas bouger.

Je ne suis pas très belle, je le sais, mais j’aime bien finalement poser. J’ai des grandes oreilles, les cheveux mal coupés, un petit nez retroussé et des lèvres qu’on n’a aucune raison d’envier. Mais je m’en fous.

Je ferme les yeux et je peux imaginer des tas de choses. Mon corset me serre, et pourtant je me sens libre. Juste libre de penser, mais c’est déjà assez.

Il y aura une deuxième moi, une deuxième danseuse de quatorze ans, faite des mains de monsieur Edgar, qui sera mon Pygmalion et moi sa Galatée.

Je sens son regard se poser sur toutes les parties de mon corps. Comme s’il m’enviait, comme s’il me désirait. A quatorze ans, je crois que j’en sais plus que les filles de mon âge. On me l’a dit déjà.

Monsieur Edgar mettra ma sculpture sous verre. Comme pour me protéger m’a-t-il dit. Il m’appellera « petite danseuse », « petite danseuse de quatorze ans », qui aujourd’hui est heureuse de voir sourire quelqu’un qui l’aimera comme sa propre enfant.

Solen Breteau, Emma Baudier, 1°L



Après le bain, femme nue s'essuyant la nuque

Edgar Degas : Paris (France) 1834 - Paris (France) 1917

Date : en 1898

Description : pastel sur papier vélin fin collé sur carton

Matériaux et techniques : pastel , papier , carton

Elle n'aimait pas parler, alors assis à l'autre bout de la pièce, je contemplais les formes que son corps avait à m’offrir. S'essuyant la nuque, son dos légèrement courbé faisait s'enfoncer ses fesses dans le creux de la baignoire. Tandis que j'apercevais une partie de ses seins, je ne me sentais pas serein et elle me renvoyait à une sensualité que je n'avais trouvé nul-part ailleurs. Et par ailleurs sa chevelure aux couleurs de la savane parlait elle même de son caractère, assez sauvage. Si elle n'était pas rebelle, elle n'était pas elle même. Elle aurait pu être ma fille mais elle ne l'était pas, puis elle était si belle mais elle ne le savait pas. Ce dernier matin là, elle ne m'avait pas fait payer, c'etait la seule qui arrivait à me faire encore marcher. Pour elle je n'étais qu'un vieil homme qui fréquenter les bordels et lui rammenait des billets mais pour moi, elle rayonnait, peu m'importe son métier.

NERI - BURNS



« Petite danseuse de quatorze ans »,

d’Edgar DEGAS: 1879-1881

Statue en bronze avec patine aux diverses colorations,

Tutu en tulle, ruban de satin rose dans les cheveux, socle en bois

H.98 ; L.35,2 ; P.24,5 cm

Il me regarde

Dans les yeux

Ou au fond de mon âme

Peut être même les deux

Je danse jusqu’à avoir

les pieds en sang

Je me salis jusqu'à avoir

assez d'argent

Je regarde ma sœur

Et je pense à ce que je fais

J'en ai mal au cœur

Si vous saviez

Pourquoi mère

Je ne peux que me taire

Et danser et poser

Sous ses yeux

émerveillés

J'étais un petit rat

Maintenant je suis

une sculpture de Degas

Anna Di costanzo, 1°L